

La vieille Citroën file seule dans la nuit. Je suis fatigué, je conduis trop vite et au lieu de me concentrer sur la route, je regarde l'ange qui dort à côté de moi sur le siège abaissé, en débardeur et pantalon noirs, pieds nus sur le tableau de bord, à demi recroquevillé tel un grand châte à l'abandon, les mains jointes au creux des cuisses, le visage mangé par les cheveux en bataille d'où je crois distinguer ses longs cils assoupis. Bref moment d'extase. La voiture est prête à décoller. Je me demande encore par quel sortilège nous sommes arrivés à bon port.



C'est dans ce deux-pièces sous les toits où je n'habitais pas encore, peut-être à l'endroit même où j'écris ces lignes, qu'elle m'est apparue la première fois, au cours d'une soirée donnée par ma cousine. Elle me fit aussitôt penser à un amour de jeunesse, non par les traits, mais par le jeu de couleurs, leurs visages étaient issus de la même palette : des cheveux châains tirant vers l'ambre, des yeux bleus orageux sous de fins sourcils très bruns, des lèvres de framboise qui tranchaient avec la blancheur de la peau, et des taches de rousseur, bien sûr, j'ai toujours eu un faible pour les taches de rousseur chez les femmes. Je ne lui ai pas parlé à cette soirée, il y avait beaucoup de monde et elle était arrivée tard. Et puis j'avais trop bu. Mais dès le lendemain, nous l'avons accompagnée, ma cousine et moi, à un bal de tango à la Villette. Lorsqu'elle déboucha au coin de la rue Guénégaud où nous l'attendions pour faire le trajet ensemble, elle nous salua de loin, à sa façon loufoque et charmante, levant et tournant les deux mains au ciel comme si elle manipulait des marionnettes

imaginaires qui disaient bonjour à sa place, ce que je pris d'abord pour une marque de timidité, une façon un peu gauche d'exprimer quelque chose en allant au devant des gens. Je m'aperçus vite de mon erreur quand, à peine assise dans le métro, elle se mit à parler : parler d'elle sans la moindre gêne, sur un ton doucereux de plainte, portée par une voix de sirène, avec un sens du récit époustouflant, à une cadence invraisemblable, comme si elle s'était fixée pour but de raconter dans le détail les six derniers mois de sa vie sentimentale et professionnelle durant la douzaine de stations que nous avions à traverser. L'écoutant soliloquer sur ses déboires avec tant de grâce, je restais stupéfait qu'elle se déboutonne ainsi devant un parfait inconnu.

Sur la piste de danse, elle avait adopté cette curieuse technique qui consiste à fermer les yeux pour mieux se laisser guider par son partenaire et être ainsi plus réceptive aux indications de rythme et de figures. Je crois que c'est à cet instant précis, lorsque je la vis danser tête renversée et paupières closes, s'abandonnant, éperdue, dans les bras de son cavalier (du moins c'est l'impression qu'elle renvoyait), que je décidai de tomber en pâmoison.

Alors que le bal touchait à sa fin, elle proposa de m'apprendre le « pas de base », rechaussant non sans mal ses escarpins en cuir brun en pestant contre ses pieds gonflés par les tours de piste, pieds fins et élancés que je trouvais, eux aussi, fort jolis – aussi pâles que ses mains, ils étaient entrelacés de quelques nervures bleutées et laissaient apparaître une rougeur persistante aux extrémités, teinte cocardière qui aurait paru disgracieuse au bas de la plupart de ses congénères, mais qui était chez elle bien entendu ravissant. Délicieusement menue entre mes bras, me soufflant à l'oreille l'agencement des pas avec la bonne foi du prosélyte, mon frétillement professeur n'avait manifestement pas la moindre idée de la charge érotique qu'elle dégageait.



C'était bien la seule personne à qui je faisais autant de cadeaux. Elle appelait ça des offrandes, comme si je lui vouais un culte un peu absurde. Des livres, des disques, mais surtout des vêtements, sans doute parce que je ne la trouvais pas assez coquette : chemise, écharpe, pull (encore raté : « mais enfin garçon, tu perds la tête, c'est bien trop

chic pour moi, je ne pourrai jamais porter ça!»), pyjama (qu'elle a, cas exceptionnel, porté jusqu'à l'usure pendant des années). De fait, je la voyais rarement avec une de mes « offrandes » sur le dos. Un beau jour pourtant, je l'avais croisée du côté de l'Hôtel de Ville avec « mon » pull et « ma » chemise, deux d'un coup... Pur hasard, orgueil mal placé, volonté comme toujours de ne pas donner prise à la moindre marque de sentiment en ma présence? Nous étions tous les deux pressés, je fis comme si je n'avais rien remarqué.



Elle avait loupé une marche en sortant d'un restaurant de la rue Mouffetard, et j'avais pu dans un sursaut lui attraper un bout de bras, ce qui amortit heureusement sa chute. « Foulure légère », avait diagnostiqué au téléphone mon kinésithérapeute de père, après avoir manipulé sa cheville par l'intermédiaire de mes mains précautionneuses. On ne s'embrassait pas encore à l'époque, je feignais l'indifférence crâne : mais l'empressement paniqué que j'avais manifesté, le soin avec lequel j'avais retiré chaussette et chaussure sans la faire hurler, la séance

de massage par ondes interposées, les glaçons exigés d'un claquement de doigts comme si j'étais le patron de la boîte, tout cela m'avait ostensiblement trahi aux yeux de la tenancière qui, nous raccompagnant à la porte, glissa sans malice à ma claudicante qu'elle était entre de bonnes mains, « vu comment votre amoureux s'occupe de vous ».



Comme tous les gens qui ne cuisinent jamais, elle était très gourmande et avait bon appétit. Son goût des « bonnes choses », comme elle disait, reposant surtout sur leurs vertus thérapeutiques présumées, elle estimait que sa vie dérégulée d'errances nocturnes et d'insomnies enfumées nécessitait d'être régulée à tout le moins par la prise de repas consistants, et tant qu'à faire, appétissants. Touché comme elle par la grâce de ne jamais grossir, je l'accompagnais volontiers dans la consommation de victuailles riches en gras et en sucre, sans acquiescer pour autant au caractère hygiénique des agapes auxquelles j'étais convié. A fortiori quand des fringales gargantuesques nous prenaient au milieu de la nuit, tenaillés par cette *faim qui fait rêver les*

grands loups moroses, le jeu consistant à vider le frigo rempli de plats cuisinés haut de gamme confectionnés par le traiteur du quartier, sa conception d'une alimentation saine et équilibrée équivalant dans son esprit à une alimentation hors de prix.



Sur mon porte-bagages dans les rues d'un Paris où les pistes cyclables existaient à peine, assise selon son humeur à califourchon ou en amazone – position ayant l'inconvénient de déséquilibrer ma conduite déjà peu assurée lors des ralentissements et redémarrages incessants à quoi se réduit l'idée saugrenue de pédaler en ville –, frôlant scooters, camionnettes et 4x4 qui, à défaut de pouvoir impunément nous écraser, ont au moins la consolation de nous balancer dans les narines leurs effluves mazoutés, nous livrant à des commentaires architecturaux parfaitement inaudibles dans le tintamarre de klaxons et de carburateurs pétaradants, me reprochant de ne pas la prévenir du moindre obstacle (dos d'âne, bord de trottoir) susceptible d'endolorir son postérieur, ajoutant que la prochaine fois elle apportera un coussin, lui suggérant

de prendre sa selle de cheval pendant qu'elle y était, très drôle tu peux me déposer là si c'est pour être aussi désagréable, avec plaisir je vais enfin pouvoir rouler droit, m'entourant alors la taille en signe de paix, geste qui m'apaise et me trouble comme si elle posait ses mains sur moi pour la première fois.



Dernière image de l'être cher dont le sourire se fige dans le souvenir avec une netteté photographique, comme si mon regard avait eu alors tout le loisir de lui faire prendre la pose. Sourire si serein de ma grand-mère mourante, qui nous accompagne des yeux, mon frère et moi, lorsque nous sortons de sa chambre. Sourire si rayonnant de J. sur le trottoir, quand je le prie d'embrasser sa femme pour moi. Je veux croire que c'est aussi par un sourire qu'elle me quitta pour rejoindre ses ténèbres mais je n'en jurerais pas, car à ce dernier instant où je l'ai vue vivante, avant qu'elle ne dévale l'escalier de mon immeuble, se superpose celui de son visage sans vie à l'hôpital, dont la ressemblance avec l'Inconnue de la Seine, en sa beauté apaisée,

s'arrête en deçà du sourire fameux sur lequel se sont extasiés les poètes.



Un été sur les dunes de Colleville, elle tourne le dos à la mer, lui préférant le cheval blanc qui s'étrille sur la clôture barbelée qui longe la route menant à la plage. Très populaire vu le nombre de voitures qui ralentissent à son niveau – quand elles ne stoppent pas carrément au risque de se faire emboutir par un conducteur insensible aux beautés équestres (il y en a) –, il n'a visiblement que faire de ces admirateurs endimanchés qui lui tendent à travers la vitre le reste de la friandise du gosse qui s'agite sur la banquette arrière. L'encolure fièrement redressée, son regard se détourne vers le lointain, plus exactement vers le sommet de la colline à l'Ouest d'où l'on n'aperçoit à cette distance qu'un arbre nu si penché vers le sol qu'on le croirait encore en vie, ployant sous les rafales d'une tempête imaginaire. Elle me parlera souvent de ce cheval hautain et solitaire enfermé dans son enclos de verdure battu par les vents, s'inquiétant de son sort lorsque la saison était moins clémente, me contraignant

alors à faire un détour pour vérifier s'il était bien couvert ou à l'abri dans une quelconque écurie, se demandant s'il était scientifiquement admissible qu'un cheval puisse être gagné par la mélancolie (question que nous avons convenu de laisser en suspens).



La confiance aveugle qu'elle vouait aux bons docteurs de l'âme qui allongent leurs proies sur le divan cossu qui les fait vivre – assez grassement pour la plupart, à en juger par le montant qu'ils prélèvent sur la souffrance d'exister –, toutes ces années passées à fouiller sans relâche les tréfonds d'un roman familial travesti par le verbe, à disséquer la moindre de ses sensations avec la méticulosité d'un savant fou encombré de ses éprouvettes, à chercher les clefs d'une délivrance d'autant plus improbable qu'elle se fonde sur les mots pour ramasser la mise, à se soumettre en bon petit soldat aux incursions destructrices dans les replis de la conscience, à trop vouloir comprendre de quelle blessure plus profonde, de quel renoncement plus lointain, de quelle terreur primitive, de quelle faute

immémoriale découlent sa phobie de l'enferme-
ment, sa hantise de la trahison : je ne doute plus
pour ma part que ces innombrables séances de res-
sasement mortifère n'aient eu d'autre résultat que
de précipiter sa chute.



Sur sa table de chevet, *L'Entretien infini* de
Maurice Blanchot. Je me suis toujours méfié de la
prose envoûtante de cet homme qui passa sa vie à
écrire qu'il est vain d'écrire, et me méfie plus encore
de ses innombrables exégètes glosant sur le non-
être du langage et l'impuissance ontologique de la
littérature. Blanchot qui incarne à merveille la
théorie selon laquelle on a la pensée de son corps,
théorie comportant certes une multitude de contre-
exemples qui l'invalident d'emblée (elle ne sera pas
la seule), mais dans le cas de la santé fragile de
Blanchot, atteint de tuberculose et de pleurésie,
perpétuellement exténué, endurant vertiges,
asthme et gripes chroniques, comment dès lors
l'imaginer écrire sur autre chose que sur l'impos-
sibilité originelle de la parole littéraire ? Mais je
m'arrête là car je ne me souviens que trop bien de